

# À travers les revues

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **34 (1946)**

PDF erstellt am: **12.07.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## A TRAVERS LES REVUES

---

L'existentialisme continue à occuper les chroniques philosophiques des revues de langue française. Le débat qu'il institue, souvent passionné, intéresse les critiques littéraires, les sociologues et les moralistes, tout autant que les philosophes. Parmi les théologiens, seuls les catholiques font actuellement entendre leur voix ; les protestants paraissent moins intéressés par ce débat auquel prirent part, avant la guerre, quelques-uns de nos plus illustres théologiens de langue allemande (Barth, Brunner, Bultmann, Heim, entre autres). Certains lecteurs nous ont demandé de leur indiquer des études critiques récentes ; à l'intention des non-philosophes, nous signalons ici quelques exposés facilement abordables, choisis entre beaucoup d'autres articles qui mériteraient d'être lus.

Les articles parus en Suisse romande ont le mérite d'être modérés de ton, ce qui n'enlève rien à la perspicacité de leur jugement. Nous recommandons, en particulier, la lecture d'un bref exposé, paru dans *Labyrinthe* (n° 17, 15 février 1946). Cet article de vulgarisation est dû à l'un des meilleurs connaisseurs de l'existentialisme moderne, M. Jean WAHL, connu par ses travaux sur Kierkegaard. La revue *Suisse Contemporaine* a apporté à ce débat deux contributions également précieuses, l'une de M<sup>lle</sup> Jeanne HERSCH, *La caricature de l'existentialisme et son vrai visage* (avril 1946), l'autre de M. Marcel REYMOND, *Encore l'existentialisme* (juin 1946). Enfin, *Présence*, qui reparait dès cette année, publie une étude d'une remarquable vigueur critique sous la signature de M. Fernand-Lucien MUELLER, *La nouvelle philosophie de l'« existence »* (n° 1, avril 1946). En voici la conclusion : « Le grand drame de notre temps, dont l'existentialisme illustre un aspect, c'est que l'homme, brûlé par une étrange et ardente soif d'action, éprouve en même temps le sentiment de la relativité foncière de toute foi, de tout idéal. Et dans son découragement de retrouver un point de repère dans le labyrinthe de la vie, un chemin sûr à travers les débris des constructions intellectuelles du passé, les fragments épars des anciens cadres brisés, il tend à une négation radicale et à s'isoler du Tout. Mais il s'agit ici d'un mirage. On ne saurait désespérer des forces morales, qui survivent, malgré tout, aux destructions de tous les édifices construits sur eux à travers les siècles, comme à toutes les mortifications que le doute voudrait infliger à l'âme et à la pensée. Le problème des valeurs se pose aujourd'hui, plus que jamais depuis Nietzsche, au centre des préoccupations » (p. 41 et 42). C'est précisément un « philosophe de la valeur », M. Raymond POLIN, qui a écrit, dans la *Revue de Paris*, une brève et substantielle *Introduction à la philosophie de J.-P. Sartre* (avril 1946). L'auteur analyse, en particulier, la notion de la liberté et critique le caractère ambigu et arbitraire qu'elle conserve dans la phénoménologie comme dans l'ontologie existentialistes. « En faisant de la gratuité le signe

de l'acte libre, on continue à maintenir les valeurs dans leur gratuité et dans leur insignifiance. Sartre s'est emprisonné dans un univers imaginaire dont il ne peut plus sortir et dont il se satisfait » (p. 97). D'où l'impossibilité pour M. Polin, de fonder une philosophie de la valeur sur une notion de la liberté qui se ramène, en définitive, à la manifestation spontanée — et irréflechie — d'un être absolument contingent, placé dans un monde par définition absurde. Aussi, conclut l'auteur, la philosophie de Sartre ne saurait aboutir à une doctrine de l'action ; une « morale de l'engagement » qui refuse à notre jugement la possibilité de dégager aucune norme et aucune valeur, de la contingence des « choses », est la négation même de toute morale de la liberté.

*L'Introduction aux existentialismes*, d'Emmanuel MOUNIER (*Esprit*, avril et mai 1946), apporte une mise au point historique et critique ; c'est l'une des plus suggestives que nous ayons lues. La position « personnaliste » de l'auteur lui donne à la fois la sympathie et la clairvoyance nécessaires pour comprendre la signification métaphysique et morale d'une pensée qui se veut « engagée dans l'existence humaine » et pour dénoncer, lui aussi, certaines formes par trop « gratuites » de cet engagement. En cherchant à établir la filiation historique de l'existentialisme français contemporain, M. Mounier ne craint pas de donner de la philosophie existentielle une définition simple et claire qui permet de situer, dans l'histoire de la pensée humaine, l'effort de Socrate aussi bien que celui de Pascal, de Kierkegaard, de Nietzsche, de Bergson, de Blondel, de Sartre, et même, en une certaine mesure, la position dialectique de Karl Barth : « Personne ne se doute, hors quelques cercles plus avertis, que l'« existentialisme » représentait déjà (avant Sartre) le courant le plus riche et le plus abondant de la philosophie contemporaine (...) Aucune philosophie n'a plus à dire au désespoir de l'homme contemporain. Mais son message n'est pas un message de désespoir. Aucune ne l'arme mieux contre ses folies. Mais elle propose mieux, contre les folies aveugles, qu'une folie lucide. A la rigueur, il n'est pas de philosophie qui ne soit existentialiste. La science arrange les apparences. L'industrie s'occupe des utilités. On se demande ce que ferait une philosophie si elle n'explorait pas l'existence et les existants. Cependant, on attache plus volontiers le nom d'existentialisme à un courant précis de la pensée moderne. En termes très généraux, on pourrait caractériser cette pensée comme une réaction de la philosophie de l'homme contre l'excès de la philosophie des idées et de la philosophie des choses. Pour elle, non pas tant l'existence dans toute son extension, mais l'existence de l'homme est le problème premier de la philosophie. Elle reproche à la philosophie traditionnelle de l'avoir trop souvent méconnu au profit de la philosophie du monde ou des produits de l'esprit. En ce sens, l'existentialisme s'adresse à une longue série d'ancêtres. L'histoire de la pensée est jalonnée d'une série de réveils existentialistes, qui ont été pour la pensée autant de conversions à elle-même, de retours à sa mission originelle » (*Esprit*, avril 1946, p. 521 et 522).

— Le dixième fascicule des *Coniectanea neotestamentica*, édités par les soins d'Anton FRIDRICHSEN (Upsal, 1946) contient, à la suite d'une brève note liminaire sur I Cor. XIII, due à Harald RIESENFELD (en français, p. 1), une bibliographie très complète des travaux de Maurice GOGUEL (p. 5) ; elle sera aussi appréciée des chercheurs que les deux répertoires bibliographiques précédents, consacrés, dans la même collection, aux travaux de Rudolf Bultmann et à ceux de Martin Dibelius (Fasc. VIII). Dans ce même fasc. X, on

trouvera un *Index des Coniectanea Neotestamentica I-X*, dont l'heureuse division permet une consultation rapide et sûre (I. — Articles. II. — Bibliographies. III. — Textes néotestamentaires traités ou cités. IV. — Auteurs grecs et latins. V. — Index grec). Nous signalons, en particulier, dans le fasc. V, p. 1, une *Etude bibliographique sur la notion biblique d'agapé, surtout dans I Cor. XIII*, due à Harald RIESENFELD. Veuillez l'éditeur de cette publication trouver ici l'expression de la gratitude de ceux qui ont recours à ses services et qui la considèrent, à juste titre, comme un instrument de travail modèle.

— Nous avons un plaisir très particulier à saluer, dans notre revue, la reprise de deux publications protestantes françaises dont la suspension nous avait appauvris et attristés. Le *Bulletin de la Faculté libre de théologie protestante de Paris* (n° 25, mars 1946, suspendu depuis décembre 1941) contient, avec le *Rapport* présenté par M. le Doyen Ph. DE FELICE et le programme des cours pour l'année 1945-1946, le texte de la leçon d'ouverture faite par M. le pasteur Pierre MAURY sur *La vierge Marie dans le catholicisme contemporain* (p. 6). L'auteur se place résolument sur le terrain de l'apologétique confessionnelle. « ... la doctrine de Marie et la dévotion à la Vierge me semblent poser avec une grandissante précision — et aujourd'hui une clarté évidente — les véritables problèmes de nos rapports avec l'Eglise romaine » (p. 6). Il estime qu'« une doctrine de Marie n'est pas seulement possible, mais nécessaire dans la foi et la théologie protestantes. Et, sans cette doctrine, la critique du catholicisme romain est faussée et certainement inefficace » (p. 6, note 1). Nous attendons avec beaucoup d'intérêt l'énoncé et la justification de cette doctrine que M. Maury appelle de ses vœux sans nous la laisser entrevoir dans son étude, consacrée tout entière à l'examen critique de la mariologie et de la mariodolie catholiques. Deux raisons essentielles obligent le théologien protestant à rejeter cette doctrine : d'une part, l'insuffisance flagrante de son fondement scripturaire et, d'autre part, son principe matériel qui confère à la personne de Marie la qualité de co-rédemptrice. Et l'auteur conclut : « Le développement ininterrompu de la doctrine et de la dévotion mariales nous paraît marquer, aussi fortement que jamais, l'impossibilité pour notre conscience chrétienne, non seulement d'une réunion, mais même d'un rapprochement actuel profond sur le terrain doctrinal et spirituel avec l'Eglise romaine » (p. 21).

Après une interruption de six années, le *Christianisme social* reprend, lui aussi, sa publication et inaugure, avec le numéro de janvier-mars 1946, une *nouvelle série*. Au sommaire de ce premier numéro, on trouve, alerte, vigoureux, émouvant aussi, un important rapport de M. Elie GOUNELLE, *L'essence du christianisme social* (p. 11) ; un autre rapport de M. Georges LASSERRE, sur une des plus brûlantes questions de l'actualité sociale et économique : *Les prochaines réformes économiques de structure et nos responsabilités* (p. 55). Les lecteurs y trouveront encore d'autres échos très vivants du premier congrès de l'Association du Christianisme social tenu après la guerre (à Paris en 1945).

La *Theologische Zeitschrift* (deuxième année, n° 3, mai-juin 1946), offre à ses lecteurs un remarquable sommaire de théologie systématique, après avoir consacré la presque totalité de ses premiers numéros à des travaux d'histoire et d'exégèse. Tout d'abord, deux études critiques consacrées au cinquième tome de la *Kirchliche Dogmatik* de Karl Barth, paru à la fin de 1945. Celle de M. Regin PRENTER, *Die Einheit von Schöpfung und Erlösung*.

*Zur Schöpfungslehre Karl Barths* (p. 161) examine dans les termes les plus clairs, une question de méthode capitale. On sait que K. Barth a exposé sa doctrine de la création sous la forme — la seule légitime, à son avis — d'une exégèse christologique du récit de la Genèse. M. Prenter, qui est luthérien, déclare ne pouvoir accepter ces prémisses méthodologiques. (Remarquons qu'elles ont été posées et longuement développées dans les deux termes des Prolegomènes de la *Dogmatik* ; la doctrine barthienne de la création n'est que l'application, toujours plus stricte et plus étendue, des principes exégétiques définis dans la « doctrine de la Parole de Dieu ».) L'auteur de l'article écrit : « Nous ne pouvons accepter cette exégèse — ni, peut-être, non plus celle de Wilhelm Vischer — et nous ne pouvons admettre la manière dont Barth lie les notions de *création* et de *salut*. Ce n'est d'ailleurs pas que nous niions toute relation entre ces deux notions ; une exégèse christologique de l'Ancien Testament nous paraît indispensable. Mais la manière dont Barth conduit cette exégèse et la conception qu'il se fait des relations de l'histoire de la création et de l'histoire de l'Alliance nous paraissent irrecevables » (p. 172). L'objection luthérienne faite à cette méthode est dictée par une conception radicalement différente de l'ontologie chrétienne : « Luther a écrit, à Marburg, son fameux : EST. Dans le débat institué entre Barth et la théologie luthérienne, il s'agit encore de ce : « est ». Toute la doctrine barthienne de la création est placée sous le signe du « significat », et non du « est » (p. 180). M. Eduard BUESS, dans son article intitulé *Zur theologisch-geschichtliche Stellung der Schöpfungslehre K. Barths* (p. 183) estime que Barth « a eu le courage de rompre avec toute la théologie traditionnelle en formulant une doctrine de l'homme strictement christologique et en la situant dans le cadre d'une doctrine de la *création* qui relève elle-même tout entière de la doctrine de la *réconciliation* et de la *Révélation* » (p. 191). Aux yeux de l'auteur, la théologie barthienne a le mérite d'assumer le « risque » de renoncer aux « paisibles occupations philosophiques » (?) auxquelles se livra la théologie naturelle dans tous les siècles passés, en particulier quand elle traita de la doctrine de la création. Les vues de M. Buess sur l'histoire de la théologie et l'idée qu'il se fait du repos assuré à la recherche philosophique nous paraissent un peu simplistes. L'article que nous signalons a cependant le mérite d'analyser avec clarté certains aspects de la doctrine de la création telle que Barth la conçoit — en toute simplicité, lui aussi.

La place nous fait défaut pour analyser un très remarquable article de M. Alfred DE QUERVAIN, *Vom Gebet als dem rechten Gottesdienst und dem eigentlichen Werk des Christen* (p. 192). Les études sur ce sujet sont rares. Celle-ci, qui s'inspire de la meilleure théologie calviniste, ne donnerait-elle pas à l'un de ses lecteurs de langue française l'heureuse idée de nous la traduire ?

Edouard BURNIER.